

Opinions

« J'ai pour Georges Brassens et Léo Ferré, en particulier, une méfiance extrême. Ils empêchent les gens d'aller à la véritable poésie (...) Mieux vaut qu'ils se taisent. »

(Alain Bosquet)

Le Craponillot,
nouvelle série n° 53,
hiver 1979
("Dictionnaire des contemporains", tome 1)

(1)

FERRÉ Léo. Chanteur et compositeur — Né le 24 août 1916 à Monte-Carlo. Fils de Joseph Ferré, directeur du personnel du casino de Monaco, et de Charlotte Scotto, son épouse.

Marié en 1950, divorcé en 1968 : deux enfants, Mathieu, Marie.

ÉTUDES : école des frères des écoles chrétiennes de Bordighera, collège Saint-Charles de Monaco, faculté des lettres de Paris, Sciences Po. Licencié ès lettres.

CARRIÈRE : speaker et pianiste à Radio-Monte-Carlo à la fin de la guerre. Débute à Paris dans les cabarets en 1946. Beaucoup de mal à percer. Ses premières chansons : « L'homme », « Le piano du pauvre », etc., ne reçoivent qu'un accueil tiède. Il faudra

son premier récital au Vieux-Colombier, en 1961, pour qu'il connaisse enfin les faveurs du public, hésitant jusque-là devant ce compositeur qui passe indifféremment de Debussy à la valse mûre.

ŒUVRES : paroles et musique de centaines de chansons dont « Paris-Canaille », « Jolie môme », « Le piano du pauvre », « Ni Dieu ni maître », « Merde à Vauban », « Les anarchistes », « Avec le temps... »

Mélodies sur des poèmes de Rutebœuf, Villon, Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, Aragon : « Pauvre Rutebœuf », « Sous le pont Mirabeau »...

Un opéra : « La vie d'artiste » (1950). Un recueil de poèmes : « Poète, vos papiers ». Mise en musique du « Mal-aimé » de Baudelaire à l'Opéra-Comique.

Chef d'orchestre, sa plus grande joie est de diriger une symphonie de « son copain Ludwig, le sourdingue ».

AFFECTIIONS : adore les animaux. A eu une longue passion pour Pépée, son chimpanzé.

Prédilection pour les belles voitures : Cadillac, Bentley, Ferrari.

Vit le plus souvent en Italie, depuis que Maria a remplacé Madeleine dans son cœur.

Possède un château du XIII^e dans le Lot, avec 30 ha.

Un anar bien nanti

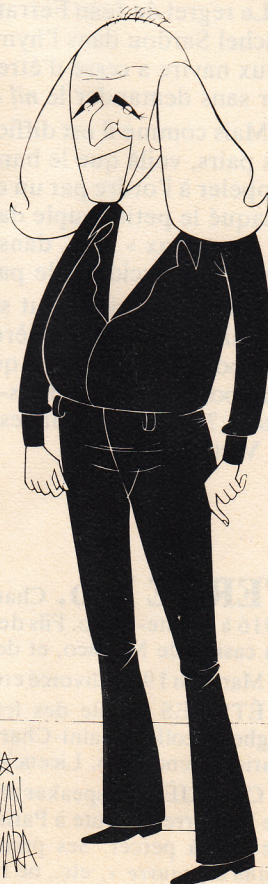
A 63 ans, Léo Ferré ne désarme pas : de sa voix rauque et éraillée, le visage torturé de tics, il continue à « gueuler » Baudelaire, Verlaine et Rimbaud de gala en gala, et à chanter l'insoumission à la fête de la Fédération anarchiste.

Chanteur ? Compositeur ? Musicien ? Il s'est toujours voulu « poète-musicien » : « Il s'agit de redécouvrir la poésie au sein même de la musique ». De même qu'il a toujours prétendu s'identifier au peuple, au « peuple de la rue, du faubourg, du fortif et du terrain vague », usant et abusant de l'argot pour faire plus peuple.

En mai 1968, il quittait sa belle voiture pour gagner à pied les barricades de la rue Gay-Lussac, son drapeau noir bien roulé sous le bras. Il en a profité pour faire aussi la révolution dans sa vie et divorcer de Madeleine qui, pendant dix-huit ans, avait drivé son homme et l'avait mené de la vache enragée à la célébrité, corrigeant ses attitudes mélodramatiques et ses trémolos outrés.

Compositeur original, artiste sensible, un des rares grands de la chanson avec Brassens et Aznavour, son malheur aura sans doute été d'avoir voulu poser au poète maudit, jetant l'anathème à la société (tout en accumulant les dividendes et les royalties). Et d'avoir rarement su — comme interprète — dominer sa nature exhibitionniste jusqu'à l'impudeur.

C.B.



*Le Craponillot, nouvelle série n° 53,
hiver 1979*